



Tanella Boni

« L'adversité nous apprend à nous adapter »

Depuis Abidjan, la philosophe ivoirienne Tanella Boni décortique les bouleversements de la pandémie pour les sociétés africaines. Elle revient aussi sur son parcours et sur son combat contre les idées reçues à propos de l'Afrique. Rencontre avec une pensée jamais confinée.

Recueilli par Marianne Meunier

Photo : Issam Zejly / Suprême Communication pour La Croix L'Hebdo

POURQUOI ELLE

Au-delà de la France, et même de l'Europe... Les regards se tournent désormais vers les pays d'Afrique, désignés comme les prochaines victimes du Covid-19. Comment leur histoire, leurs cultures, leurs modes de vie les exposent-ils et comment peuvent-ils se prémunir ? Et quelle sera la place de l'Afrique dans le monde qui se dessine ? Pour le comprendre, nous avons sollicité l'une des voix du continent : la philosophe et professeure ivoirienne Tanella Boni, romancière et poétesse renommée bien au-delà de son pays. Le monde ne donne pas assez la parole aux Africains, qui eux-mêmes s'empêchent trop souvent de la prendre, explique-t-elle, le verbe appuyé, le ton réfléchi. Tanella Boni, elle, se le permet à juste titre, qui, depuis plus de trente ans, pratique le dialogue avec le monde sous toutes ses formes. En vers, en romans, en conférences ou en traités, toujours pédagogue, apaisée, car l'enseignement et la poésie sont ses métiers.

uel spectacle offre la rue d'Abidjan, d'ordinaire très animée, à l'heure du coronavirus ?

La Côte d'Ivoire est en état d'urgence depuis le 23 mars. Les forces de l'ordre se tiennent donc un peu partout dans les rues, de jour comme de nuit. Mais leur présence nous est, hélas, familière. Après le « coup d'État de Noël », en 1999, nous avons vécu sous un régime militaire. À l'époque, on pouvait croiser des uniformes dans toutes les administrations. Puis, en 2002, la rébellion a coupé le pays en deux. Autrement dit, les hommes en armes, nous connaissons. Ainsi que la violence qui, bien souvent, va avec.

Redoutez-vous des dérapages ?

Ils n'ont pas manqué au début. Mais la société civile veille. Des défenseurs des droits humains ont rappelé que nous sommes en république et que c'est autrement que par la bastonnade que l'on peut faire comprendre à quelqu'un qu'il doit rester chez lui. Le confinement est en vigueur pour les plus fragiles et les personnes âgées. Mais pour les autres, un couvre-feu s'applique de 21 heures à 5 heures du matin. Le spectacle de la rue s'en trouve bouleversé dès le soir, car nous sommes un peuple qui vit la nuit, dans les bars, les restaurants... Ce qui est saisissant, c'est le vide dans les transports, lié à la fameuse « distanciation sociale ». Dix personnes dans un bus qui en compte cent en temps normal, c'est inimaginable ! Ce vide évoque le danger, une menace.

En réalité, la menace est lointaine, car ni les chiffres ni les témoignages ne révèlent une envolée de l'épidémie en Côte d'Ivoire.

Mais pour nous, le danger est proche. Les cas augmentent, le nombre de morts aussi. Et Abidjan est isolée du reste du pays depuis le 29 mars. En fait, notre société a pour habitude de vivre au présent. Or, ce présent est intimement touché aujourd'hui. Même les embrassades et les accolades nous sont impossibles. À nous qui passons notre temps à nous taper sur l'épaule ! À nous pour qui dire « *bonjour* » sans une poignée de main est impoli !

Les écoles et universités ont fermé. Les églises, les mosquées et les lieux de prière aussi. Or, ce sont des lieux quotidiens dans la vie de millions d'Ivoiriens. Les chrétiens en ont beaucoup souffert à Pâques, une fête si importante ici qu'on lui a donné un nom dans le centre du pays : Paquinou. Au moins un groupe religieux a d'ailleurs cherché à enfreindre la loi... Plus fondamentalement, ces bouleversements du présent hypothèquent l'avenir. S'il est si compliqué de vivre aujourd'hui, est-ce qu'il sera possible de vivre demain ?

Ne relevez-vous pas aussi de l'incrédulité, ou du fatalisme ?

Si, bien sûr. Les gestes barrières sont souvent mal expliqués, sans tenir compte des réalités locales. Il y a des spots à la radio et à la télévision, mais en langue française, que la plupart des habitants des villages ne comprennent pas. Et puis ces gestes sont-ils vraiment adaptés ? Comment les appliquer dans les quartiers populaires, quand dix personnes vivent dans une ou deux pièces ouvertes sur une cour commune partagée par plusieurs familles ?

Un événement a cependant entraîné une prise de conscience : la disparition de l'artiste camerounais Manu Dibango. Qui ne le connaît pas ? Il est plus qu'une icône. Sa mort par le Covid-19 a provoqué un séisme. Et surtout la photo de ses obsèques, qui ont réuni seulement cinq personnes. Ce ne sont pas des adieux dignes de lui. Ce hiatus a provoqué un choc.

La Côte d'Ivoire, comme de nombreux pays africains, a cependant connu d'autres maux avant le coronavirus. Cette expérience de l'adversité ne peut-elle pas être une force face à l'épidémie ?

Si, d'une certaine manière, car l'adversité nous apprend à nous adapter en permanence. Par exemple, certains employés, voyant qu'ils allaient perdre leur travail, se sont très vite reconvertis en fabricants de masques. C'est une manière de ne pas céder à la pauvreté, de se tenir debout et de proposer quelque chose. Cet état d'esprit est profondément enraciné dans notre culture. Pour beaucoup d'entre nous, être un citoyen digne de ce nom, c'est s'interroger sur son rôle face à cette catastrophe. Ne pas tout attendre des autorités étatiques est une attitude constructive qui compte beaucoup. Cela nous a permis de résister dans le passé. J'espère néanmoins que, avec cette pandémie, les autorités ivoiriennes prendront conscience que le secteur de la santé ne doit être négligé sous aucun prétexte.

Dans l'adversité, vous pouvez, quant à vous, vous appuyer sur une figure solide : celle de votre mère, disparue en 1985, « *une femme digne de foi* », dites-vous au début de *Que vivent les femmes d'Afrique ?* Que lui devez-vous exactement ?

Beaucoup ! Elle n'était pas allée à l'école et, de toute sa vie, n'a jamais quitté la Côte d'Ivoire. Pourtant, elle se tenait entre plusieurs cultures. C'est la richesse de cette position si singulière qu'elle m'a transmise. Par exemple, ce que je savais des relations entre le général de Gaulle et les chefs d'État africains, c'est elle. Je me souviens notamment d'un jour, je dois avoir 10 ou 12 ans, où elle me décrit dans le détail l'un des voyages du général à Abidjan. Elle a cette phrase : « *Le président des Français est grand de taille.* » Elle cite même la date précise de son séjour, janvier 1944. Plus de vingt ans après ! Je me suis renseignée, tout était exact. Elle s'intéressait aussi à la politique, questionnait les décisions du président Houphouët-Boigny, analysait les relations dans son entourage... Elle était également très habile de ses mains. Dans sa jeunesse, elle avait été potière et en avait gardé une très

Beaucoup ! Elle n'était pas allée à l'école et, de toute sa vie, n'a jamais quitté la Côte d'Ivoire. Pourtant, elle se tenait entre plusieurs cultures. C'est la richesse de cette position si singulière qu'elle m'a transmise.

Par exemple, ce que je savais des relations entre le général de Gaulle et les chefs d'État africains, c'est elle. Je me souviens notamment d'un jour, je dois avoir 10 ou 12 ans, où elle me décrit dans le détail l'un des voyages du général à Abidjan. Elle a cette phrase : « *Le président des Français est grand de taille.* » Elle cite même la date précise de son séjour, janvier 1944. Plus de vingt ans après ! Je me suis renseignée, tout était exact. Elle s'intéressait aussi à la politique, questionnait les décisions du président Houphouët-Boigny, analysait les relations dans son entourage... Elle était également très habile de ses mains. Dans sa jeunesse, elle avait été potière et en avait gardé une très



ISSOUF SANOGO/AFP

L'épidémie en Afrique

Au 3 mai, la Côte d'Ivoire dénombre 1 362 malades et 15 morts du Covid-19, pour 29 438 malades et 1 064 morts à l'échelle de l'Afrique. L'Algérie et l'Afrique du Sud, avec 459 et 123 morts respectivement, sont les plus touchées. Ces chiffres, publiés par l'Organisation mondiale de la santé (OMS), peuvent être en-dessous de la réalité compte tenu des difficultés à tester dans plusieurs pays.



bonne connaissance de la terre, de l'eau ou des plantes médicinales, à ne pas cueillir n'importe quand ni comment. Elle tenait compte des interactions entre les écosystèmes. Tout cela se combinait chez elle avec une grande rigueur morale. Elle la devait à l'appartenance de sa famille à la chefferie traditionnelle, qui implique un certain héritage de valeurs.

Lesquelles ?

Le respect de la parole donnée, qui rend une personne « *digne de foi* ». Il n'y a pas de contrat dans notre culture. Pour une transaction en affaires, un engagement en famille, c'est la confiance qui compte. Et justement, ma mère savait l'importance d'en être digne. Mais elle avait aussi une précieuse capacité à faire la part des choses dans nos traditions africaines, à y discerner ce qui nous élève et ce qui nous enfonce, nous, les femmes. Comme l'excision, la polygamie, la soumission... Elle avait un esprit critique et le sens du doute, qu'elle m'a transmis. C'est pourquoi je peux dire que jusqu'à mes études de philosophie, ma philosophe en chef, c'était ma mère !

Et à qui, ou à quoi, devez-vous votre intérêt pour le vivant, qui occupe une place très importante dans votre questionnement philosophique mais aussi vos poèmes, vos essais ?

À Aristote, je pense. Ses interrogations sur les contours de l'être vivant, sur ce que l'on peut appeler ou non « *vie* », m'ont toujours passionnée. « L'idée de vie chez Aristote » est d'ailleurs le sujet de l'une de mes deux thèses. Mais lorsque je dis « *vie* », je ne pense pas seulement à l'humain, je pense aussi aux animaux, aux arbres, aux plantes, aux micro-organismes... Plus profondément, je crois que cet intérêt provient de ma très lointaine enfance.

Votre enfance s'est déroulée dans la nature ?

En tout cas, au plus près de la nature. Enfant, j'ai notamment habité à Touba, une petite ville de l'ouest de la Côte d'Ivoire, où mon père, fonctionnaire, avait été muté. Quand j'y songe, partout, je vois des arbres. J'ai entre 4 et 7 ans, je suis assise sous un fromager, si grand que je distingue à peine le ciel. Ses branches immenses retombent et forment des contreforts dans lesquels je passe des heures à observer toute une vie : des insectes,

des mille-pattes, des papillons... Je sens aussi l'odeur des mangues mûres, leur parfum attire les chauves-souris mais je ne les entends pas, je regarde la beauté des fruits. Je suis une petite fille menue, à côté de moi se dresse une termitière qui fait plusieurs fois ma taille et je me demande qui a pu construire cela en pleine savane... Le sous-sol de ma mémoire est rempli de cette vie sauvage magnifique.

Quand êtes-vous devenue adulte ?

Wouah (*Elle rit*) ! Le problème, c'est que je ne sais pas si je le suis devenue ! Jusqu'à ma mort, j'aurai peut-être un pied dans l'enfance car il y a en elle quelque chose que je ne veux pas perdre. Il me semble qu'en devenant tout à fait adulte, je me déferais d'une certaine spontanéité. Certains adultes tergiversent avant de parler, se demandent s'ils en ont le droit, font des calculs... Et puis ils sont préoccupés et sont pris par les urgences. Je n'ai pas envie d'être enfermée dans ce carcan. C'est pourquoi je ne suis pas sûre d'être devenue vraiment adulte. Sur le plan philosophique, du moins. Car du point de vue de mon expérience, je pense être devenue adulte la première fois que j'ai quitté mes parents pendant une année scolaire. J'avais 8 ans.

Enfant, vous ne parliez presque pas, vous étiez même une « enfant du silence », dites-vous. Comment en êtes-vous arrivée à la parole puis au dialogue, essentiels à vos yeux ?

En effet, enfant, je ne disais presque rien. Même avec mes parents. Je les écoutais et j'obéissais, c'est tout. Pareil à l'école. Mais j'ai entendu beaucoup d'histoires... De ma mère et de mon père, qui ne cessait de revenir sur ses souvenirs de France, où il avait combattu pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais aussi des cousins, des neveux, d'un grand-père, de la voisine, de la vendeuse au marché... De cette famille au sens large, j'ai entendu tant d'histoires ! Des histoires tristes ou gaies, des anecdotes sur la vie quotidienne, des contes... À mon insu, ils se sont déposés dans mon imaginaire, et un jour, dans mon silence absolu, je me suis dit que je pourrais raconter à mon tour. Dire quelque chose.

Ce fut une prise de conscience soudaine ?

Pas tout à fait... Il y eut un événement déclencheur. Un beau jour, dans la cour de l'école, à Touba, je me suis énervée contre un garçon qui avait pris l'habitude de m'appeler « Bouche bée ».

Il a suffi qu'il prononce cette expression ce jour-là pour que je sorte de mes gonds. J'ai foncé sur lui et je me suis battue à mains nues ! Il était si surpris. Imaginez un peu, une petite fille mutique, dans son coin, qui soudain réagit. Je m'en souviens encore : les autres enfants avaient fait un cercle pendant notre bagarre.

Que s'est-il joué, ce jour-là ?

Avec le recul, je pense que, soudainement, il m'est devenu insupportable que l'on se moque de moi. J'ai trouvé la force de me dire que ça ne se passerait plus comme ça. Un autre fait a joué. Mon frère aîné, qui veillait sur moi d'habitude, n'était pas près de moi ce jour-là. Il était sans doute sous les manguiers. Heureusement. Son absence m'a permis de me défendre moi-même. Après cet épisode, j'ai commencé à parler puis, entre 10 et 12 ans, l'écriture de la poésie est venue.

Comment, par la suite, en êtes-vous arrivée à la philosophie ?

Au collège, je lisais des auteurs qui n'étaient pas tout à fait de mon âge, comme saint Augustin, grâce à des encyclopédies appartenant à ma grande sœur. J'ai eu ensuite ma période Sartre, Camus, Gide... Puis il s'est trouvé qu'en terminale, j'ai été lauréate du concours général de philosophie. Je me sou-

viens encore du sujet : « Le langage pour Bergson trahit-il ou traduit-il ? » Cela a nourri en moi une aspiration, confirmée par une très bonne note en philosophie au bac... J'ai donc décidé d'étudier la philo, et j'ai obtenu une bourse pour aller en classes préparatoires à Toulouse. J'ai ensuite poursuivi mon cursus à la Sorbonne.

Est-ce de cette époque que date votre sentiment d'être une étrangère ? Il affleure souvent dans vos poèmes. « Les regards obliques des voisins/Ter racontent/Que ce pays est loin d'être le tien », écrivez-vous dans l'un d'entre eux...

Je dirais plutôt que j'ai toujours cherché mon lieu propre. Pendant mon enfance, le fait que mon père soit fonctionnaire nous a conduits à passer d'une ville à l'autre : avant Touba, il y a eu Abidjan et Korhogo, dans le Nord, Béoumi, puis encore Abidjan – où je suis allée rejoindre ma grande sœur –, Dabakala, Boundiali... Ensuite, pendant mes études, je suis passée de Toulouse, pour les premières années, à Paris. Puis, pendant ma carrière, j'ai beaucoup voyagé entre la France la Côte d'Ivoire et d'autres pays. À un moment donné, j'étais directrice de programme au Collège



Là où il fait si clair en moi

Extrait de *Là où il fait si clair en moi* (éditions Bruno Doucey, 2017), recueil de poèmes où, dans des vers aériens, parfois fugaces, un « je » pudique évoque « l'odeur de rêves évanescents », « Le visage de l'innocence/Échoué sur la plage des horreurs oubliées » ou encore ce songe : « Et je rêve que je suis poète/Mais je n'en sais rien ».



Le « coup d'État de Noël »

Le 24 décembre 1999, le général Robert Gueï renverse le président Henri Konan Bédié. C'est le « coup d'État de Noël », suivi par des élections, en 2000. Laurent Gbagbo devenu président, une rébellion échoue à le renverser en 2002 mais s'empare de plus de 60 % du pays. Ce sont les « événements », qui se prolongeront jusqu'à la crise post-électorale de 2010-2011.

international de philosophie, à Paris, et en même temps, j'enseignais à l'université à Abidjan. Sont ensuite arrivés les années 2000, le coup d'État, la rébellion, les « événements », comme on dit. Jamais je n'ai eu l'intention de prendre ma valise pour m'installer en France. Mais il y a eu un concours de circonstances...

Que s'est-il passé ?

Quelque chose qui, à l'époque, m'a fait comprendre que je ne pouvais me sentir vraiment chez moi, en sécurité, à Abidjan. J'en parlerai un jour dans un roman. C'est prévu, si un éditeur me suit ! Pour différentes raisons, j'ai donc toujours navigué entre la Côte d'Ivoire et la France, en me demandant où habiter. Au point que je finis par me dire que mon lieu propre, c'est peut-être l'écrit-

ture. Nulle part, sinon en elle, je ne me sens à ma place, apaisée, en harmonie avec mon entourage. Tant de choses me piquent.

Qu'est-ce qui vous « pique » ?

Beaucoup de pays africains fêtent cette année 60 ans d'indépendance. Mais regardez où nous en sommes ! Ce bonheur que l'on croyait à portée de main, nous l'attendons toujours. Nous savons nous adapter aux situations les plus difficiles, nos pays regorgent de richesses, mais nous n'en profitons pas. Pourquoi ? Voilà ce qui me pique et même me désole. Je me pose une autre question. Pourquoi l'autre me regarde toujours comme si j'étais misérable, incapable de me prendre en charge ? Ces hiatus entre le rôle qui nous est assigné et celui que nous pourrions jouer me préoccupe beaucoup.



Qui est cet « autre » qui assigne les Africains à un rôle, et quel est ce rôle ?

Ce n'est personne, c'est un système général, à la fois économique, politique, culturel, qui nous considère uniquement comme des producteurs de matières premières et des consommateurs. Des consommateurs de savoirs, de technologies, de produits manufacturés... Pourtant, nous pouvons créer, penser, imaginer, proposer ! Mais le plus souvent, le regard, qu'il vienne d'Asie, d'Amérique ou d'Europe, n'envisage pas les Africains dans ces dimensions-là. Et les Africains eux-mêmes s'envisagent avant tout comme des consommateurs. C'est comme si nous ne parvenions pas à nous faire entendre et que nous nous autocensurons. Après soixante ans d'indépendance, nous devons être conscients d'avoir des intelligences et des savoirs à proposer au monde.

Comment rectifier ce regard ?

Par le dialogue, qui n'est possible que si nos paroles et savoirs circulent. Sinon, il s'agit d'un monologue. Or, cette circulation est difficile. Bien plus d'informations du monde parviennent en Côte d'Ivoire que d'informations de Côte d'Ivoire ne parviennent au monde. Ce déséquilibre, s'il est moins accentué pour l'Afrique anglophone, se vérifie à l'échelle du continent. Je considère pourtant qu'il m'incombe, comme intellectuelle, de continuer à dialoguer. Mais dans de telles conditions, la tâche est lourde. Parfois, je suis tentée de fermer les yeux. Mais non, il faut les garder ouverts !

Les assignations identitaires ne sont-elles pas le lot de chaque peuple, voire de chaque individu ?

Bien entendu, mais pour ce qui concerne l'Afrique, ces assignations identitaires reposent sur un imaginaire, voire un inconscient collectif, où l'esclavage et la colonisation occupent une place centrale. Cela nous place dans des rôles très limités, bien plus limités que pour beaucoup d'autres peuples.

Dire ou écrire « l'Afrique », de façon globale, ne participe-t-il pas, d'ailleurs, de cette assignation ?

Les 54 pays du continent ont bien évidemment des caractéristiques et une histoire communes. Mais cette expression, « l'Afrique », mérite en

effet d'être déconstruite dans ses acceptions courantes. Bien souvent, elle renvoie à une entité vague et générale, alors que l'Afrique est contrastée d'une région à l'autre, d'un pays à l'autre, au sein d'un même pays, d'une même ville... « L'Afrique » traduit aussi, souvent, une ignorance. Quand apprend-on, en France, l'histoire des pays africains ? Certainement pas à l'école primaire comme ce fut le cas pour ma génération avec l'histoire de France. C'est dommage, car nous avons une histoire commune. Enfin, cette généralité peut révéler un déni de la complexité. Elle induit en effet une uniformité du continent, figé dans une certaine immobilité. Il faut donc pouvoir donner du contenu, des nuances, du mouvement, à cette expression. Elle est bien souvent vide de tout cela pour celui qui l'emploie. Je m'efforce de lui ajouter de la complexité.

« Nulle part, sinon en l'écriture, je ne me sens à ma place, apaisée, en harmonie avec mon entourage. »

De la même manière, peut-on vraiment parler de « philosophie africaine » ?

Je crois surtout qu'il faut nommer les philosophes, pour ne pas qu'ils deviennent invisibles. Paulin Hountondji n'est pas Senghor, qui n'est pas Eboussi Boulaga, qui n'est pas quelqu'un d'autre.

Quelle place ces penseurs occupent-ils dans l'enseignement de la philosophie au sein des universités ivoiriennes ?

Une place mineure, les philosophes occidentaux occupant l'essentiel des programmes. Mais il y a toujours des cours et des options ouvertes où l'on peut décider d'introduire un auteur africain. C'est une question de volonté du professeur. Il y a toujours une manière de proposer quelque chose.

Vous parlez plus volontiers de poésie que de philosophie. Vous sentez-vous plus à l'aise pour écrire des vers que des essais ?

Les deux formes de discours, poétique et philosophique, cohabitent en moi. Mais c'est exact que c'est par la poésie que je dis les choses les plus fortes. Avec elle, je n'ai jamais besoin d'argumenter. Le « je » de la poésie est un humain qui s'adresse à un autre humain. Pour un simple échange, pas pour une bagarre. Lorsque je recours au langage poétique, je recherche l'apaisement, une issue aux mauvais face à face. ●



© SOPHIE BASSOULS/LEEMAGE

Paulin Hountondji

Ce philosophe béninois, né en 1942, a marqué les esprits en dénonçant l'acception souvent ethnographique de la notion de « philosophie africaine », appliquée à des sagesses ou à des mythologies et non à des systèmes de pensée. Paulin Hountondji revendique au contraire l'existence d'une véritable philosophie africaine, comme l'on parle d'une philosophie grecque (Sur la « philosophie africaine », Maspero, 1977). Une position partagée par le philosophe et théologien camerounais Eboussi Boulaga, auteur de Christianisme sans fétiche (Présence africaine, 1981), mort en 2018.

Tanella Boni

EN APARTÉ



SON INSPIRATION

UNE CITATION DE DENIS DIDEROT

« *Ou les femmes se taisent, ou souvent elles ont l'air de n'oser dire ce qu'elles disent* » : en ouverture de son dernier recueil de poésie *Là où il fait si clair en moi*, Tanella Boni livre une vérité qu'elle a constatée et toujours combattue. En prenant la parole elle-même et en la donnant à d'autres femmes, comme dans *Que vivent les femmes d'Afrique ?* (Karthala), essai riche de témoignages sur la variété de leur condition en Afrique.



ACTIVEMUSEUM / LEPICTORUM

SES DATES

1954 Naissance à Abidjan.

1987 Soutient une deuxième thèse de philosophie à la Sorbonne, sur « L'idée de vie chez Aristote ». La première, soutenue en 1979, portait sur « L'objet, le statut et la place de la théologie chez Platon et Aristote ».

1991-1997 Présidente de l'Association des écrivains de Côte d'Ivoire, enseigne la philosophie à l'Université de Cocody, à Abidjan, comme maîtresse de conférences puis professeure titulaire.

2005 Prix Ahmadou-Kourouma pour son roman *Matins de couvre-feu* (Le Serpent à plumes, 2005).

2016 Organise un colloque international de philosophie sur les « politiques de la dignité », à Abidjan.

2018 Prix Théophile-Gautier de l'Académie française pour *Là où il fait si clair en moi* (Éditions Bruno Doucey, 2017).



SON LIEU

TOUS ET AUCUN

« *Habiter, c'est voir l'horizon, c'est ouvrir son chemin ou son espace* », écrit Tanella Boni dans *Habiter selon Tanella Boni* (Éditions Museo, 2018). Son existence est à l'image de cette phrase : toujours ouverte sur un ailleurs, et donc toujours en mouvement, ponctuée de séjours entre la France, la Côte d'Ivoire et de nombreux pays africains. Une traversée permanente.